

Témoignage d'Andréa Majolet

1923-2020

Naissance de l'église Evangélique de Manosque.

Evangélisation d'une famille

1^{ère} partie : Orpheline, une vie très dure en Haute- Provence.

Tout commence par une enfance très perturbée à Cheval-Blanc dans le Vaucluse. Nous habitons ce joli petit village et je me souviens vivre heureuse, entourée par des petits enfants avec lesquels je jouais dans le village. J'ai souvenir qu'une fois j'avais fait le pari de grimper tout en haut d'un cyprès et de passer la main arrivée en haut de l'arbre. Eh bien je l'ai fait au péril de ma vie sous l'œil médusé de mes petits copains. Mon meilleur copain s'appelait Yvon. A l'âge de huit ans je perds mon père des suites de fièvres typhoïde dues à la consommation de coquillages infectés. Ma mère, mes deux frères et moi, nous nous trouvons alors subitement sans ressources. Ma mère tout de suite, accepte les propositions de la famille de nous accueillir. Une de mes tantes propose à ma mère de me recueillir. J'ai alors huit ans lorsque je pars à la Garde (Vaucluse), et deviens la **"petite Bergère en haillon"** ayant la lourde tâche de garder au quotidien les brebis malgré mon très jeune âge. Je me souviens qu'une fois j'allais m'asseoir sur un tas de bois pendant que je gardais les moutons. Quelque chose en moi (ce n'est pas le hasard) m'a imposée de regarder cet endroit précis. J'ai été très surprise de constater qu'une vipère y était enroulée ! Quelqu'un veillait déjà sur moi ! Pour le mariage d'une de mes cousines, ma tante m'avait acheté une simple blouse, à mon autre cousine du même âge que moi, une jolie robe ! Aux invités qui demandaient qui j'étais, ma tante répondait : **"vous comprenez elle n'a pas de père !" et combien de fois j'ai entendu cette phrase qui venait violemment me rappeler mon sous état d'orpheline !** Ça a duré deux ans ! Ma tante refusait que je fasse la communion, si bien qu'à ce propos elle était en conflit avec ma mère et ma grand-mère. Ma tante me disait: "le chêne devant la maison est là depuis très longtemps, il n'a jamais fait la communion, ça ne l'a pas empêché de grandir !". Ma mère et ma grand-mère qui vivaient à Manosque n'acceptaient pas que je ne sois pas conforme aux croyances catholiques, et que je ne fasse pas la communion. Alors elles m'ont fait revenir chez ma grand-mère. Elle avait déjà la charge de mes deux frères dont un (mon frère Yvon) qui ne marchait pas encore. L'idée était que je fasse la communion (comme tout le monde) et par tradition... Je l'ai donc faite et j'ai eu le bonheur d'avoir une monitrice de catéchisme qui était une femme de foi. Sa conviction m'a conduite à croire en Dieu et à aimer son fils Jésus.

Me voilà revenue chez mes grands-parents au cœur même de la paysannerie la plus pauvre du début du 20^{ème} siècle. Une campagne en fermage, dite "au sec" n'ayant pour toute réserve d'eau qu'une citerne alimentée par les toits dans laquelle il fallait puiser l'eau avec un seau. La campagne s'appelait "la Font de Guérin" du nom de l'ancien propriétaire et de la fontaine qui s'était définitivement tarie suite à un violent orage. Actuellement en lieu et place il y a entre autre le restaurant "Le Pré Saint Michel". Lorsque je suis revenue à Manosque, je savais tout juste lire et écrire exactement comme quand j'étais partie à la Garde ! Je savais en plus veiller sur le troupeau que l'on me confiait. Mes grands-parents avaient alors 75 ans. Epuisés par la rigueur d'une vie de labeur dans une agriculture manuelle où les seuls outils étaient : la faux, la pelle et la pioche, une basse-cour... et le cheval, une bête de trait qui répondait au nom de Coquet. Ma mère se plaçait d'une riche campagne ou d'un domaine à l'autre et n'avait pas ou peu de temps de s'occuper de nous. Pour ma survie et celle de mes frères, je peux dire que j'ai eu de la chance d'avoir des grands parents pauvres, durs, mais qui ont eu le mérite d'accepter de nous élever ! Rapidement j'ai aidé aux tâches quotidiennes à l'âge de dix ans. J'ai su très vite lier les gerbes de blé, m'occuper des chèvres, nourrir les lapins avec de l'herbe que je ramassais dans les champs dans un sac aussi haut que moi. Il fallait aussi cueillir les olives avec le froid, les passer dans une grille pour retirer les feuilles...

Je me souviens que mon grand-père (qui comptait beaucoup sur moi) venait me réveiller en été vers 5h du matin sous la fenêtre, faisant "teinter sa faux avec une pierre" afin que j'aille l'aider et lier les gerbes de blé pour les préparer au foulage du grain sur l'aire qui était destinée à séparer le grain des épis... Rapidement j'ai pris conscience qu'il fallait acquérir du savoir pour changer de vie, que c'était là la clé pour m'en sortir. Je me suis heurté à l'idée de ma grand-mère qui voulait me faire quitter l'école avant le certificat d'étude (la référence pour l'époque) me disant en provençal : "are n'en sables proun" (*maintenant tu en sais assez !*) Je me suis battue et je n'ai rien cédé dans un entêtement effréné avec mon petit "caractère" déjà formé. De ce fait c'est ma grand-mère qui a fini par céder, acceptant de me laisser passer le certificat avec de grandes contreparties, me citant toutes les tâches que je devais continuer à accomplir. Le soir lorsque j'avais fini le travail de la ferme, je faisais mes devoirs à la lampe à pétrole et ma grand-mère me disait "despache te qué lou pétrole es cher !" (*Dépêche-toi car le pétrole est cher !*) Dans le même temps je m'occupais de mes frères et je les défendais quand mes grands-parents étaient trop durs avec eux ou quand l'instituteur de mon frère Yvon, le battait. Je suis allé l'interpeler au milieu de la cour en le menaçant afin qu'il ne touche plus à mon frère ! Face à ma détermination, il ne l'a plus touché. Mes grands-parents aussi me craignaient, n'osant plus les "corriger" lorsque j'étais présente. Pour continuer j'ai rapidement obtenu la reconnaissance (non dite) de mes grands-parents, une forme de respect que j'avais acquise par le travail. Il faut comprendre que la vie qu'on leur avait imposée dès leur plus jeune âge était encore plus dure ! J'ai commencé à 14 ans en plus des travaux de la ferme, à faire des ménages pour rapporter un peu d'argent pour subvenir aux dépenses de nourriture essentiellement. Que ma grand-mère était contente quand je lui apportais l'argent des ménages ! Mon entourage me surnommait "Dédé". J'entendais très souvent "on y enverra Dédé..." quand il y avait un travail à faire ! Je faisais toutes les salles de classe de l'école des garçons. Balayage, nettoyage, approvisionnement du bois de chauffage, nettoyage du poêle... Je faisais également le ménage du patron de la tuilerie, Mr R., un homme humble et gentil qui me tutoyait, à la manière d'un ami. J'avais également la charge des courses, la campagne étant à plusieurs kilomètres du centre-ville. Nous étions donc six, mes grands-parents, mon oncle Auguste, mes deux frères et moi. Je remontais tous les jours avec mon vieux vélo et six kilos de pain, c'est significatif de ce que nous mangions... Combien de fois nous sommes allés mes frères et moi nous "restaurer" au figuier ou au cerisier ! En fait j'acceptais plutôt bien ma condition et je ne crois pas avoir manqué de volonté pour apporter ma contribution à cette "cellule de survie". Mon grand-père ne parlait pas le français, mais seulement le provençal. Les seules choses qu'il savait dire en français c'était : "Bonjour Monsieur, Madame" "Au revoir". Lorsque pour la première fois il a vu un poste à galène, je me souviens qu'il ait dit : "ne vas pas mé dire qué quéou type parle dé paris din quelle boîte !" ***il n'a jamais cru qu'un journaliste pouvait parler depuis Paris et que l'on puisse l'entendre dans le poste.*** Son instruction s'était limitée à la terre et à une éducation très primaire, une période où les pauvres étaient destinés au fermage, se mariaient avec les pauvres (pour le rester ? !). ***J'avais déjà dans l'idée qu'il ne pouvait pas ne pas exister une autre et vraie richesse, celle du cœur, celle qui nous vient d'ailleurs (voir mon témoignage).*** Ainsi j'ai vécu jusqu'à ma majorité en passant tous les étés et la mi-saison, en plus dans les travaux des champs : cueillette des asperges, pommes de terre, fruits, oignons, haricots... Jusqu'à ce que mon oncle qui était un excellent coureur cycliste emmène, chez nous à la campagne, lors d'un entraînement de vélo, mon futur mari Yvon Majolet et son frère Paul qui étaient eux aussi de très bons coureurs régionaux. Le cyclisme était à cette époque, un sport très en vogue (qui d'ailleurs l'est resté), mais également un spectacle lors des fêtes où des courses étaient organisées souvent sous forme de "tour de ville".

Comment vous dire ? J'étais jeune, remplie de vie ! De ces deux frères je n'en ai vu qu'un seul : Yvon ! Je me souviens avoir dit à son frère Paul avec mon franc parler : "votre frère est beaucoup plus charmant que vous !" ce qui n'a pas manqué de le faire rire. J'ai toujours eu un côté "Saint-Jean Bouche d'Or !". Yvon a été depuis ce jour mon fidèle compagnon et mari jusqu'à la fin de sa vie à l'âge de 83 ans.

2^{ème} partie : Manosque sous l'occupation allemande

Pour en revenir à l'oncle Auguste, c'était le petit dernier de mes grands-parents, le dernier de leurs six enfants. Un homme robuste... comme Auguste ! Très courageux, rempli d'humour, qui vivait sa vie en toute liberté, passionné de cyclisme. Nous en parlons encore aujourd'hui un peu comme on parle d'un "grand frère". Lui aussi travaillait à la mine avec mon plus jeune frère Yvon (décidément ce prénom !). Dire que c'est moi qui avais voulu à sept ans qu'on l'appelle Yvon, parce que mon meilleur copain d'enfance s'appelait aussi Yvon. C'était bien avant de connaître mon mari. Ce prénom m'était prédestiné.

L'oncle Auguste avait été mobilisé dès la déclaration de la guerre. Il était consigné comme militaire au-dessus de Barcelonnette et ne devait quitter en aucun cas son lieu de mobilisation, sauf permission limitée très courte. C'était mal connaître la personnalité d'Auguste ! Personnage provençal typique et bien trempé, qui avait l'habitude de se dicter lui-même ses propres règles, capable de renoncer au superflu, mais en aucun cas à sa propre liberté. Le voilà donc parti en permission limitée de son lieu de mobilisation, sur sa seule initiative, alors qu'il n'avait aucun prolongement permis, il ne rentrait plus à sa caserne. Son unité, qui le cherchait pour lui éviter la désertion et la cour martiale, est allée dans une initiative désespérée trouver l'institutrice du village sachant qu'elle était de Manosque, lui expliquant qu'il fallait le localiser sur le champ et que ce qu'il avait fait était grave en temps de guerre. Alors cette brave institutrice manosquine est venue nous trouver à la ferme, nous expliquant qu'il fallait qu'il rejoigne au plus tôt son unité pour lui éviter des soucis graves et qu'il soit porté "déserteur".

Me voilà donc partie avec mon vieux vélo à la recherche de l'oncle, battant le pavé dans les rues de Manosque à toute vitesse. Plus tard il a eu dit en aparté à mon fils Jean-Luc : **"ta mère c'est quelqu'un !"** (Expression typiquement provençale exprimant à une personne la reconnaissance de sa forte personnalité) "J'étais assis au Mirador avec mes copains et d'un coup j'ai vu passer Dédé en vélo comme une fusée ! Je me suis dit : "j'y suis peut être allé un peu fort !" Fort heureusement j'ai trouvé Auguste, il est rentré dans son unité et grâce à l'intervention de cette institutrice, il a pu bénéficier de la clémence de ses supérieurs. Quel phénomène que l'oncle Auguste ! Mais nous l'aimions tous beaucoup.

Et puis bien plus triste, il a été fait prisonnier puis déporté en Allemagne à Danzig dans les camps de travail à construire les obus et les futurs V1. Je me souviens de ce moment d'émotion devant la campagne sous le tilleul, où mon grand-père Marcellin a pris Auguste dans ses bras, et ils ont tous les deux pleurés longuement ensemble, sous le regard triste et peiné de ma grand-mère, mes deux frères et moi. Pendant 5 ans nous ne l'avons plus vu. Nous exprimions peu les sentiments dans nos campagnes. L'expression de l'amour était un luxe pour nous, et nous n'avions pas l'occasion de nous l'offrir !

Evadé et repris deux fois après avoir traversé le Rhin à la nage avec un tronc d'arbre comme compagnon de navigation ! Rien n'aura fait plier Auguste, pas même "les boches", encore moins ses conditions de prisonnier où pendant l'hiver, il bourrait ses sabots de journaux pour lutter contre le froid avant que ma grand-mère puisse lui tricoter de vraies chaussettes en laine. De plus, les nuits il y avait les bombardements alliés qui cherchaient à détruire les unités de production d'armement. Les allemands laissaient aux prisonniers en guise d'abris, le soin de se réfugier dans la colline alors qu'ils avaient des abris pour eux seuls. Des copains à lui ont été tués lors de ces bombardements ! Avec eux il y avait un jeune russe qui leur a sauvé la vie lors de l'invasion russe en Allemagne. Ce jeune russe a crié à ses compatriotes dans leur langue : "prisonniers français !", du coup ils les ont épargnés parce qu'ils tuaient tout ce qui était vivant. Mais finalement, lui, en est revenu, après cinq ans et c'était un peu notre héros.

Je me suis donc marié avec Yvon en 1942 pendant la guerre qui avait débuté en 1939. Nous avons eu notre premier enfant Michèle en 1943. Dès notre mariage, nous avons emménagé dans une petite maison que nous louions au-dessus du cimetière de Manosque. C'est tout ce que nous avons trouvé, car dans cette période nous ne trouvions rien à louer, ne parlons même pas d'acheter... et quoi que ce soit : ustensiles de cuisine, linge, etc... Cette petite maison avait 3 pièces en alignement. Dès 1940 les allemands ont occupés Manosque et ils

résidaient dans les écoles alors fermées. Aucune arme n'était autorisée bien sûr et les perquisitions très fréquentes.

Un jour nous avons été perquisitionnés. Notre propriétaire avait une réserve d'armes qui datait de la guerre de 1914 dans une grange à côté de la maison. Heureusement, ma mère qui était présente ce jour-là leur a offert un café, qu'ils ont volontiers accepté, et ma fille Michèle est même venue s'asseoir sur les genoux d'un des deux. Il semblait lui aussi avoir des enfants et vouloir nous le faire comprendre. Mon mari Yvon était en train de réparer une crevaison de la roue de son vélo. Il avait du mal à coller la rustine sur la chambre à air, tant il était effrayé sachant qu'il y avait ce dépôt d'armes à proximité. Ils n'ont pas eu l'idée de fouiller la grange d'à côté, du coup nous l'avons échappé belle !

Yvon travaillait à la mine de Gaude. Il était régulièrement contrôlé par les allemands sur le chemin de la mine. Ce n'était jamais sympathique : "Papir !" ou "Terrorist ?" Sans la moindre délicatesse. **Nous n'étions plus chez nous !** Nous vivions sous l'occupation allemande.

La résistance s'est alors mise en place avec son organisation depuis Londres, ce qui d'ailleurs a fait se déplacer le général De Gaulle à Manosque à la libération. Le chef de cette résistance en Provence était le valeureux Jean Vial. (Voir son livre, ses mémoires de résistant)

Un jour un camion est venu chercher les volontaires à la sortie de la mine, et Yvon s'en est allé rejoindre le plateau de Valensole. Un groupe de résistants s'était formé et avait installé son quartier général dans une ferme du plateau. Quelle angoisse pour moi ! Mon mari Yvon y est resté environ 3 semaines, accomplissant avec les partisans quelques "missions" : des ravitaillements, la récupération de parachutage d'armes et autres. Lors d'un ravitaillement du détachement, ils s'apprêtaient à se diriger à leur point de rencontre au silo à grain (à proximité de la gare de Manosque). Le détachement est alors intercepté par un partisan qui avait vu des mouvements d'allemands autour du silo à grain, créant ainsi une embuscade afin de capturer les partisans. Leur sort aurait alors été fixé (torture pour obtenir des informations, et exécution pour tout le monde). Un seul manquait au convoi, celui qui les dirigeait (le capitaine), et malheureusement qui les avait "vendus" aux allemands ! L'équipe de résistants en a rapidement déduit sous l'impulsion de leur lieutenant qu'ils avaient été dénoncés par leur capitaine. Il va sans dire que le sort du délateur a définitivement été réglé, le lieutenant lui ayant dit : "nous allons te laisser la même chance que tu nous as laissée ! Part en courant !" ... Il n'est pas allé bien loin !

Dès lors le détachement et son QG se sont trouvés fragilisés. Un soir alors qu'ils étaient réunis dans la "fénrière" (grenier à foin dans une ferme souvent en hauteur) ils se sont retrouvés encerclés par une patrouille d'allemands. La confrontation était inévitable, les balles sifflaient de tous côtés et rapidement la troupe de résistants a eu un blessé par balle. Les résistants ont juste eu le temps de le descendre dans la citerne de la ferme, avant de s'échapper car la patrouille d'allemands avait la supériorité numérique et d'armement. Le blessé a été récupéré sain et sauf le lendemain et malgré l'exploration de la citerne par les allemands ils ne l'ont pas trouvé. Une chance qu'ils n'y aient pas envoyé une grenade ! La ferme était adossée à un ravin sinueux qui rejoignait le bois et c'est par là qu'ils ont décidé de s'enfuir sous un feu nourri de l'ennemi. Dans le grenier à foin Yvon était au service à la mitrailleuse et couvrait ses camarades qui sautaient un par un sous les balles ennemis. Yvon a sauté le dernier abandonnant la mitrailleuse pour rejoindre les partisans dans la colline de Valensole. Ils ont été poursuivis mais ont réussi à se mettre à couvert dans les contreforts du plateau de Valensole qui rejoint la Durance. Ils y ont passé la nuit établissant un bivouac de fortune. C'est à ce moment que Mr D. alias "Tonton" instituteur et directeur d'école (également boxeur amateur), défait son sac à dos et découvre une balle vrillée dans la couverture de son bivouac. "Ils ne m'auront pas eu avec celle-là" dit-il. Un courageux le tonton ! Plus tard, mon fils Jean-Luc l'a eu en CM2. C'était la terreur des élèves ! Une vraie réputation de tortionnaire d'élève ! Mais quand il a vu le nom de mon fils il a de suite demandé s'il était le fils d'Yvon ? Mon fils a alors bénéficié d'une année de bienveillance.

Le lendemain le détachement est descendu du plateau de Valensole, traversant la Durance à pieds, en direction de Saint Martin les Eaux autre haut lieu de la résistance. Les allemands avaient compris leur manœuvre et les attendaient dans la plaine de Manosque. Là, Yvon

s'est enterré dans un champ de pomme de terre qui venait d'être arrosé. "Je les entendais marcher à quelques mètres !" disait-il souvent. Après une accalmie dans la traque il réussit à aller chez sa tante pour nous prévenir, se nourrir et de là, rejoindre ses partisans à Saint Martin les Eaux.

Les risques devenaient trop élevés, les allemands étaient partout ! Un groupe entier de résistants qui avaient été dénoncés et capturés, devaient être retrouvés dans le fameux "charnier de Signes" enterrés vivants ! La barbarie Nazie ne cessait de sévir. A Forcalquier, 13 personnes avaient été enlevées sur le marché, et fusillées sur la place publique en représailles aux actions de la résistance. "Terrorist !" disaient-ils ! Je ne suis pas prêt d'oublier, j'entends encore le son de leurs pas avec leurs bottes scélérates !

Puis, l'apothéose : deux jeunes collègues de ma génération, un dénommé Bini et son ami Marini qui se vantaient dans un bar exhibant chacun une arme de poing et censés en découdre avec les allemands. Ils ont eux aussi été vendus par une âme peu charitable. Faits prisonniers et sans aucune autre forme de procès, deux allemands, à partir d'un ordre infâme, les ont abattus froidement dans le dos. Bini recevra une balle en pleine tête qui lui emportera une partie du visage. Marini sera tué par une balle dans le dos lui sectionnant la moelle épinière. Cet assassinat d'une barbarie inqualifiable s'est déroulé à deux pas de la maison.

J'ai entendu les coups de feu, j'ai vu les deux allemands partir en courant, les résistants étaient entrés dans le cimetière pour les délivrer, mais ils ne sont pas arrivés à temps. Aujourd'hui une plaque en leur mémoire est toujours présente au dos du cimetière, à l'endroit où ils ont été abattus.

Une autre fois, les allemands ont battu le pavé toute la nuit dans notre quartier, sans savoir ce qu'ils préparaient. Nous avons eu peur toute la nuit parce qu'ils arrêtaient les gens suspectés d'être résistants et n'hésitaient pas à fusiller sans autre forme de procès. Au petit matin, nous avons été soulagés de nous rendre compte que personne n'avait été arrêté.

Ces événements dont j'avais été témoin m'ont longtemps hanté et persécuté. Je suis ensuite devenue très malade, et dépressive chronique.

Nous avons finalement fêté la libération, tous très heureux de voir "débarquer" les américains qui venaient nous apprendre le swing au Lido (ancien cinéma de Manosque), et nous apporter du chocolat et des chewing-gum. Que de rires ! Nous ne connaissions ni cette musique ni cette danse. Nous savions danser à cette époque, mais l'ancêtre du rock'n roll nous posait quelques soucis !

3^{ème} partie : Ma rencontre avec Dieu, ma conversion, la naissance de l'église de Manosque. C'était en 1943, notre logement devenu trop petit, nous avons déménagé et sommes venus habiter au N°4 rue des Tanneurs, petite rue très courte au bas de la Porte de la Saunerie qui menait à l'abattoir qui était en lieu et place du palais de justice actuel.

Après cette succession de traumatismes, je développais des pathologies chroniques. Je tombais gravement malade, je dépérissais, j'étais angoissée en permanence, et je ne parvenais pas à me débarrasser de ces images abominables, de cette peur permanente qui m'habitait depuis le début de la guerre. Ma petite fille venait de naître, j'avais perdu plusieurs kilos, sans parvenir à me rétablir. Mon teint était devenu très pâle au point d'inquiéter fortement mon médecin. Dans cet état fragile, je devais m'occuper de ma fille et de mon mari. Je ne me sentais plus capable d'accomplir les tâches qu'une femme de cette époque se devait de réaliser. J'étais désespérément lasse et épuisée dans un état psychologique pitoyable et sans issue réelle pour mon état de santé.

Un jour, me dirigeant vers les magasins du centre-ville pour effectuer des courses, (vers la porte de la Saunerie) une personne me tend un prospectus dont le titre indiquait : "**Salut et guérison Divine**". Je croyais en Dieu (grâce à cette monitrice de catéchisme qui m'avait communiqué la foi) mais dans ma religion je n'avais pas trouvé l'exaucement de mes prières. Je n'avais pas l'impression de rencontrer Dieu. Face à ce prospectus, je me suis dit très simplement : "**c'est ce qu'il me faut !**" Dieu me cherchait, il fallait coûte que coûte que je le rencontre, que je fasse ma propre expérience avec lui.

En réalité ces personnes venaient d'Aix en Provence et servaient le Seigneur en venant évangéliser une ville meurtrie, en pleine guerre, en organisant des réunions au **Café des Négociants salle des mariages au 1^{er} étage**. (Aujourd'hui il est fermé mais existe encore.)

Au début les pasteurs Lafayette, Mazella, Leblond, venaient d'Aix pour enseigner l'Évangile, prier Dieu afin que des guérisons puissent être faites au Nom de Jésus. J'ai commencé à suivre ces réunions avec quelques personnes. Au cours de ces réunions plusieurs frères ont prié pour moi afin que mon état soit restauré. Rapidement mon état s'est amélioré alors que mes angoisses chroniques duraient depuis plus d'un an. En très peu de temps j'ai pu dire aux frères qui priaient pour moi : "je sais que je suis guérie !"

Tout redevenait possible, je n'avais plus d'angoisses, je reprenais du poids, je dormais mieux, je ne me sentais plus du tout abattue. J'ai donc voulu m'engager avec ce Dieu dont je venais de voir l'intervention dans ma vie. C'est tout naturellement que j'ai pris mon baptême d'engagement à la piscine de Gap en 1946 avec une dizaine de personnes venues avec nous en car d'Aix et de Marseille, et c'est le pasteur Burki (Père) qui nous a baptisés.

4^{ème} partie: Guérison de mon mari Yvon Majolet

A son tour mon mari qui n'était pas converti, a été gravement malade. Jusque-là, il me laissait librement aller à l'église, mais ça lui était complètement indifférent. Il avait passé des années au fond de la mine à creuser les veines de charbon inclinées à 45° par les plissements de terrain, le marteau piqueur de 35 kilos à bout de bras en avalant copieusement du minerai de bauxite, dans des milieux très humide de surcroît. Quelques fois il poussait aussi les wagons de charbon ce qui était un travail très pénible ! (symboliquement un wagon a été placé sur le rond-point au niveau de la gare, un autre au forum qui a été conservé sur la rampe de déchargement du "crassier" au titre de la mémoire). Il était pourtant de constitution très robuste. Son surnom à la mine était "Tarzan", parce qu'il s'amusait souvent à se balancer à la force de ses bras de bois en bois dans les galeries, ça étonnait et amusait ses collègues. Les mineurs se faisaient rarement vieux. A la retraite ils compensaient avec le bar et ça ne durait pas longtemps. Ou bien c'était la maladie qui les gagnait (arthrose, silicose...), quand ce n'était pas l'alcool ! Lui ne buvait pas, mais sa polyarthrite chronique rhumatismale aiguë due à ce travail harassant et usant, commençait à avoir raison de lui. En arrêt prolongé de travail, la maladie était parvenue à un stade très avancé. Il était, de plus, intoxiqué par le remède qu'on lui prescrivait, le salicylate de soude. Les trois dernières semaines d'alitement, il ne dormait plus avec des douleurs permanentes insupportables. Les médicaments n'avaient plus aucun effet ! Il ne pouvait plus marcher, ni bouger ses membres comme paralysés par le stade ultime de la maladie. Le médecin désespéré et impuissant m'avait conseillé d'appeler sa mère car pour lui, l'issue fatale était très proche.

Alors dans ma foi grandissante, j'ai envoyé ma fille Michèle âgée de sept ans, poster un télégramme (les SMS n'existaient pas et les maisons étaient peu équipés de téléphone) au pasteur Lafayette à Aix.

Notre frère bien aimé a immédiatement quitté Aix après le culte du dimanche avec sa petite moto en plein hiver pour se rendre au chevet de mon mari.

"Accepteriez-vous que l'on prie pour vous au nom de Jésus ?" lui dit-il en lui demandant son accord de principe. "Si vous pouvez faire quelque chose pour moi..." Lui répondit-il. "Moi je ne peux rien !" lui dit le pasteur Lafayette, "mais je sais qui peut tout pour vous, celui-là même au nom de qui nous allons prier". Il lui a lu la fin de l'Évangile de Marc...

Notre frère nous a immédiatement mises en prière Mémé C. et moi-même, ma fille Michèle était également présente. La prière a duré, puis Mr Lafayette s'est rendu dans la chambre et a prié au nom de Jésus en invoquant très souvent la puissance de notre Sauveur. Et là, le miracle s'est produit ! Pendant l'imposition des mains alors que mon mari ne dormait plus depuis des jours, il s'est endormi sous les mains du pasteur !

Mr Lafayette est reparti constatant tout simplement qu'il dormait. Michèle et moi nous relayions, afin d'aller voir régulièrement s'il dormait toujours... et il dort durablement d'heure en heure jusqu'au lendemain.

Lorsqu'il s'est réveillé le lendemain, il regardait si ses membres pouvaient bouger, et constatait qu'ils étaient libres à souhait, et que toutes les douleurs avaient complètement disparu. Là il s'est écrié : **Dédé, Dédé, viens vite voir ! Je peux bouger ! Je peux marcher ! Les douleurs ont disparu ! Je n'ai plus rien !**

Gloire à Dieu pour cette guérison ! Sans laquelle ni mon fils Léon, ni mon fils Jean-Luc n'auraient vu le jour, sans compter la misère dans laquelle Michèle et moi-même nous nous serions trouvées.

De ce jour mon mari a saisi immédiatement la grandeur de notre Dieu, s'est converti immédiatement prenant le baptême dans la foulée en 1950. Combien de fois il a rendu témoignage de sa guérison miraculeuse et de sa reconnaissance envers Dieu !

5^{ème} partie : Naissance de l'église Evangélique de Manosque

Tout a donc commencé au Café des Négociants en face de la Porte du Soubeyran au premier étage dans la salle des mariages.

Les frères serviteurs de l'assemblée d'Aix ont rapidement pris l'initiative de louer une salle **devant les résultats très encourageants en termes de guérisons, d'évangélisation d'un nombre naissant mais croissant de chrétiens**. Ce local se situait avenue de la gare (maintenant avenue Jean Giono, en lieu et place actuelle de l'Agence ERA). La façade coté Jean Giono a changé mais coté boulevard du Temps Perdu, elle demeure aujourd'hui identique. C'est dans ce local que nos frères Aixois venaient apporter la bonne nouvelle : l'Evangile. Après Mrs Lafayette (véritable descendant direct du célèbre général) les pasteurs : Leblond, Mazella, il y eut ensuite les pasteurs Gerbore, ensuite Cizeron, puis plus tard, d'une génération plus récente, les pasteurs stagiaires (ils n'avaient pas encore reçus de formation) Alain Denizou, Jean Claude Cal. Ils étaient très jeunes, il fallait la foi d'Aimé Cizeron mais il leur faisait confiance parce qu'il les connaissait, et ce sont devenus tous les deux de grands pasteurs. Régulièrement nous allions aussi à Aix en Provence, assemblée de laquelle nous dépendions jusqu'au début nous avions uniquement des réunions mais pas encore de culte le dimanche.

Nous devons saluer également une sœur qui fut la première chrétienne de Haute-Provence : **Marie M.** descendante des comtes de Mévouillon (voir l'histoire de Raymond de Mévouillon père), puissant seigneur au Moyen Âge, et Raymond de Mévouillon fils devenu Archevêque d'Embrun. Marie était dans l'église dès le début. C'était une chrétienne dotée d'une foi à toute épreuve, remplie d'humour, elle respirait la joie de vivre, comblée de faire partie de l'église. Elle demeurait seule à Villeneuve, et vivait dans une simplicité totale, pour ne pas dire dans une grande pauvreté ! Toujours satisfaite de son sort. **Elle est la pionnière de l'église de Manosque**. Elle se déplaçait quelque fois en auto-stop, capable de se placer en travers de la route avec sa canne quand personne ne daignait s'arrêter. On la croisait souvent à "glaner" les fruits non ramassés dans les champs avec sa poussette souvent remplie de fagots de bois pour se chauffer. Sa dépouille repose dans le village où elle vécut avec son père, au cimetière de Villeneuve, **mais aucun ne doute pour son âme**. Je me souviens avoir dit à mon fils Jean-Luc à son enterrement : "Nous allons accompagner Tata Marie à sa dernière demeure", et j'ai beaucoup pleuré ma sœur bien aimée qui était aussi notre fidèle amie.

Parmi les tout premiers chrétiens de Manosque, il nous faut citer nos autres mémés célèbres, toutes dotées d'une foi sans concession. Il y eut mémé C. baptisée du Saint-Esprit avant d'être baptisée d'eau. Mémé Cl. qui, lorsque le Saint-Esprit l'animait, la chaise tremblait avec elle. Mémé R. et sa grande générosité, qui a hébergé de nombreux pasteurs et frères et sœurs de passage, toujours prête à rendre service. Le beau-père de Mme R. qui vivait avec elle, baptisé à 100 ans par **le pasteur Aimé Cizeron** (apôtre de l'île de la Réunion), quel souvenir !

Enfin et non des moindres, **le frère M.** maraîcher de son état. Homme dur, robuste, semblable au relief Bas-Alpin. La maladie bleue s'était acharnée sur lui, à telle enseigne qu'il

ne marchait plus, et passait la plupart de son temps dans une chaise longue ou dans un fauteuil. Venu à l'église avec sa famille, toute l'église pria pour lui et il fut immédiatement guéri, Il put reprendre son activité (plantations sous serres) pendant de très longues années ! **Quel exemple ce frère !** Malgré le manque de reconnaissance de son épouse envers notre Seigneur mais il venait par tous les temps rendre gloire à Dieu de sa guérison. Il a su faire partager son témoignage émouvant toute sa vie durant. Les pasteurs même s'en émouvaient ! Entendre cet homme rustique proche de la terre s'exclamer à haute voix : **"Merci Seigneur !"** C'est lui qui emmenait tous les chrétiens de Manosque le dimanche à Aix dans son fourgon avant qu'il n'y ait des cultes à Manosque. Pour saluer ses frères et sœurs il disait souvent : **"vous avez bien le bonjour de moi !"** Une façon de dire "je suis toujours là !"

Au début, suite à ma propre guérison, d'autres guérisons divines ont rapidement suivies. Le fils du boulanger; les médecins ne pouvant plus rien pour lui, ils sont venus s'en remettre à Dieu et le fils a été guéri suite aux prières et à l'imposition des mains. Malheureusement pour eux ils n'ont pas eu la reconnaissance de cette guérison, et ils ne sont plus venus à l'église (comme si la guérison de leur fils leur suffisait). Beaucoup au début venaient "tester" les effets des guérisons. **Mais les pasteurs sans relâche enseignaient aussi l'Évangile de Christ et "la nouvelle vie" que Dieu attend de nous.**

A la fin des années cinquante, nous avons le plaisir et l'honneur de recevoir le **Pasteur Anglais Douglas Scott et son épouse**. Issus de l'église Anglaise Méthodiste (voir l'historique des Assemblées de Dieu en France), il fut le fondateur des Assemblées de Dieu. C'est incontestablement **l'apôtre des églises de réveil en France**. Nous lui devons tant ! Il demeura chez nous à la copropriété Bellevue durant 3 jours. Quelle grâce ! Quelle simplicité et quel amour de la part de ce couple. **Sa prédication fut une véritable bénédiction pour l'église de Manosque** et ce souvenir reste gravé dans notre mémoire et celle de l'église.

La guérison du fils de **Mr et Mme C.**, Jean-Claude, fut une de ces guérisons caractéristique et miraculeuse du début. Nous avons le beau souvenir de cette famille unie autour de leurs trois enfants Nicole, Jacqueline et Jean-Claude qui firent partie dès le début **des fidèles pionniers**. Nous avons gardé le souvenir de madame C. de son sourire permanent, inoubliable malgré sa maladie, ainsi que de monsieur C.. Nous avons beaucoup apprécié cette famille.

Nous devons également citer **le souvenir de la famille L.** et leurs deux garçons qui firent partie des premiers chrétiens de Manosque, puis également de **la famille R.** qui a quitté Manosque à la fin des années soixante.

Ce mode naissant de fonctionnement de notre église a duré jusqu'au premier pasteur de l'église de Manosque en 1960 Charles Legrand, qui créa dès son arrivée "L'école du jeudi" pour les enfants. Ils étaient quatre ou cinq au début.

6^{ème} partie : L'arrivée de Daniel DSP

Madame DSP était infirmière à l'assistance publique de Marseille. C'était une personne très appréciée du milieu Chrétien de Marseille et de l'assemblée de Sébastopol plus particulièrement, et nous étions dans les meilleurs termes avec elle. C'était une cousine éloignée par alliance.

Madame DSP avait adopté officiellement et en bonne et due forme, Daniel à l'âge de cinq ans. Elle vivait donc avec lui dans le beau quartier de Bois Luzy à Marseille dans le 12^{ème}. Fort malheureusement cette femme, que tout le monde appréciait, s'est trouvée malade et a été emportée rapidement alors que Daniel n'avait que douze ans.

Monsieur Lafayette alors pasteur de l'église Sébastopol de Marseille, a organisé une nuit de prière avec quelques chrétiens et sa maman. Par la suite il a remué ciel et terre afin de trouver une solution pour Daniel. Mr Lafayette est alors venu nous trouver à Manosque pour rechercher une solution intermédiaire avant de trouver une solution définitive. Nous étions très attristés par ce décès brutal et nous avons prié pour Daniel. Le Saint-Esprit nous avait visité mon mari et moi-même, voulant nous dire à plusieurs reprises que la solution c'était nous. Pour mon mari et moi-même, il n'était pas question qu'il retourne à l'assistance publique. Mr Lafayette viens donc un matin à Manosque, et nous propose de garder Daniel dans l'attente de lui trouver une solution. A ce moment, j'avais à tout prix besoin de l'avis de

mon mari pour prendre une décision, mais je savais aussi qu'il se proposerait afin de prendre Daniel définitivement pour qu'il devienne son tuteur légal. Nous en avons déjà parlé. J'avais dit à mon mari : "tout de même ce petit qui a été adopté va retourner à l'assistance publique ?". "Ah ça non ! me répondit-il, plutôt je le prendrai moi, ce petit !"

J'ai donc appelé mon mari à la mine, et le directeur, un dénommé Vérack qui contrôlait tout, lui dit sèchement : "qu'est-ce qu'elle à votre femme pour vous appeler ici ?". Il va sans dire que mon mari l'a envoyé sur les roses ! Mais j'ai eu tout de suite la réponse de mon mari, qui m'a confirmé : "On le prend !" J'ai dit dans la continuité à Mr Lafayette "c'est bon, nous prenons Daniel." et Mr Lafayette me dit "définitivement ?" "Oui définitivement !"

Et voilà comment Daniel DSP qui avait alors douze ans est arrivé un soir, à la rue des Tanneurs. Toute la famille se souvient, et nous avons tous éprouvé beaucoup de joie à avoir un enfant, un frère de plus. Daniel est resté depuis dans la famille. Il s'est marié à l'âge de 20 ans avec Cathy G et mon plus grand bonheur, c'est qu'ils se sont convertis tous les deux. D'abord Cathy, puis dans la foulée Daniel en 1980.

7^{ème} partie : Epilogue

Voilà, une vie comblée avec la présence permanente de notre Seigneur Jésus Christ. Combien ai-je traversé d'épreuve dans ma vie ? J'ai perdu mon mari Yvon Majolet en 2004, puis mon fils Léon en 2011, mon gendre en 2015. Le Seigneur m'a toujours accompagnée dans ces moments si douloureux ! Il m'a donné la force de surmonter ces moments très durs. J'ai eu six petits enfants qui m'ont donné beaucoup de joie. André Laporte mon beau fils bien aimé, époux de ma fille, s'est converti en 1980. Dolorès l'épouse de mon fils Léon s'est convertie en 1975. Cathy l'épouse de Daniel s'est convertie également en 1975. Mon fils Jean-Luc et son épouse Marie ont pris le baptême en mars 2016. J'avais dit à Jean-Luc : "je ne veux pas partir sans être sûre que tu sois sauvé !". Un jour je lui ai déposé sur sa table de chevet le nouveau testament qu'il possédait à douze ans. Il l'a reconnu et son nom était inscrit de sa main à l'intérieur. Quel choc ! Cinquante ans après il retrouvait la Parole et il revenait à Dieu ! La réponse fut sans détour, le baptême de Marie et Jean-Luc fut un moment d'une grande joie pour l'église de Béziers et l'église de Manosque. Leur engagement avec notre Seigneur a ravi Michèle et André L. (leur sœur et beau-frère), ainsi que l'ensemble de l'église. Comment ne pas se réjouir ! J'ai un peu le sentiment du "tout accompli". Il est deux versets de la bible que j'ai souvent cités dans l'épître de Paul à Timothée. 2 Timothée chapitre 4 versets 7 et 8 : ***j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais la couronne de justice m'est réservée ; le Seigneur, le juste juge, me la donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui auront aimé son avènement.*** A cette question qui m'est posée à la fin de mes entretiens avec mon fils : Que pourrais-tu nous dire de précieux ou d'important dans ta vie en conclusion de tes entretiens ? Je réponds sans hésiter : ***"La persévérance !"*** Cette persévérance que ces chrétiens de la première heure ont eue, que je crois, nous avons eue, et que les chrétiens actuels continuent d'avoir, sans laquelle aucun but spirituel ne peut être atteint.

"...Ses ailes ayant bien trop poussé, un beau jour la petite bergère s'est envolée si loin, si loin que l'on ne peut plus la voir. Mais elle vole toujours dans son univers : l'amour." (Extrait du poème à Mamie lu lors de son départ)

Mamie s'est éteinte le dimanche 19 avril 2020 vers 18 heures. Son visage était détendu, elle était allée se reposer dans son lit et elle s'est endormie.

Le dernier mot de Mamie fut : **"la persévérance"** cette qualité que Mamie Majolet eut avec force et détermination, toute sa vie durant, et sans ne jamais douter.

Les propos de son récit ont été recueillis lors de nombreux entretiens par ses enfants Michèle et Jean-Luc.